HAL
open science

Autorité et compétences du médecin grec : étude d'une polémique médicale à la fin du Ve siècle (De l'Ancienne médecine)

Marc Dietrich

To cite this version:

Marc Dietrich. Autorité et compétences du médecin grec : étude d'une polémique médicale à la fin du Ve siècle (De l'Ancienne médecine). 2013. hal-00947539

HAL Id: hal-00947539

https://hal.science/hal-00947539

Preprint submitted on 16 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autorité et compétences du médecin grec : étude d'une polémique médicale à la fin du Ve siècle (*De l'Ancienne médecine*)*

Marc DIETRICH

Résumé

Le développement de la τέχνη ἰητρική en Grèce classique, s'il fut soutenu par le rationalisme ionien, ne conduisit en aucun cas à l'établissement d'un corps de doctrines médicales uniforme et incontesté. Outre l'opposition rencontrée par les tenants d'une médecine rationnelle, à qui l'on refusait parfois le noble titre de τεχνῖται, théories et méthodes hétérogènes s'affrontèrent au sein même de *la* médecine hippocratique, au point que l'on doit en réalité parler *des* médecines hippocratiques. Or pour un médecin, expert de la santé, défendre son autorité était de première nécessité : elle lui assurait une réputation ferme et, de là, une clientèle fournie. Une lecture du traité de l'*Ancienne médecine* nous permettra d'observer la lutte pour l'autorité qui opposait médecins novateurs et médecins traditionalistes à la fin du Ve siècle : nous verrons non seulement comment ce discours polémique dénigre les compétences des novateurs et promeut la médecine traditionnelle, mais aussi comment il dévoile la maîtrise d'une compétence fondamentale du médecin grec, celle de bien parler.

Étudier le rapport éventuel entre l'autorité d'un expert et ses compétences me semble particulièrement pertinent dans le domaine de la médecine, qui est un art plutôt qu'une science, et qui, à ce titre, ne prétend pas atteindre à quelque vérité éternelle gravée dans le marbre. La médecine est en effet une discipline où le débat est roi, un art où la *disputatio* est un exercice canonique. À l'époque où plusieurs médecins rendaient visite à un malade alité pour proposer leurs services, l'établissement du diagnostic était un moment capital, où les compétences du praticien étaient mises à l'épreuve, et son autorité en jeu. Pourtant, la décision prise par un malade de s'attacher les services d'un médecin est rarement un choix rationnel, celui d'un arbitre éclairé des enjeux des querelles médicales. C'est que le champ médical a tout fait pour rendre ses pratiques indéchiffrables par qui lui est extérieur : du mauvais latin des docteurs Diafoirus au *cryptolecte* de la médecine actuelle, le discours médical n'use pas de la langue commune et prive de fait les profanes d'une compréhension intuitive de ses codes langagiers.

Ainsi donc, en médecine, l'autorité de l'expert qu'est le médecin est fondée sur des compétences techniques, à la fois théoriques et pratiques, mais aussi sur des compétences rhétoriques. En suivant l'historien des sciences Fernand Hallyn, auteur d'une étude sur « les structures rhétoriques de la science », on peut penser que le discours médical n'est qu'un cas particulier du discours scientifique en général, qu'il définit comme un « ensemble d'actes par lequel il se pose et s'oppose, argumente, attaque et défend, met en œuvre une stratégie et des tactiques

* Ce texte fut présenté le 13 mai 2013 lors d'une journée d'étude organisée à l'ENS de Lyon par le laboratoire junior ERAMA sur le thème « L'autorité : une affaire de compétences ? ».

dans une relation tendue avec d'autres discours qui visent à exercer une influence complémentaire ou compétitive » (Hallyn, 2004, p. 12).

Or cette configuration discursive du champ scientifique n'est pas neuve : déjà au Ve siècle avant notre ère, la médecine était un art hautement polémique, où les tenants de théories diverses s'affrontaient pour asseoir leur autorité. En effet, si la médecine grecque est associée à l'ardent effort déployé par les médecins hippocratiques pour en finir avec l'idée que les maladies sont causées par la volonté divine, et faire cesser les activités malhonnêtes des coupeurs de racines et autres charlatans, il ne faudrait pas l'imaginer comme une discipline triomphante, soutenue par un corps d'experts soudés et réunis autour d'un raisonnement commun.

En effet, tandis qu'aujourd'hui, la médecine est encadrée par l'État, qui accorde les lettres patentées à qui fait preuve de ses compétences, instituant ainsi une forme de consensus professionnel, la situation était très différente en Grèce ancienne, car quiconque pouvait se proclamer expert en l'art de soigner les hommes. Dès lors, on imagine que l'enjeu des disputes médicales, s'il était pour partie scientifique, devait, tout autant, être économique, car le médecin qui semblait compétent ne fût-ce que du point de vue théorique, s'assurait autorité, réputation et clientèle.

Témoin unique de la médecine grecque antique, la *Collection hippocratique* transmet des théories médicales très hétérogènes, tantôt sous la forme de traités proprement théoriques qui exposent un mode d'explication étiologique (ainsi, le traité *Nature de l'homme* présente la fameuse théorie des quatre humeurs, dont le mélange entraîne la bonne santé et la séparation les maladies), tantôt sous la forme de discours polémiques prononcés par un médecin qui prend à partie les théories de ses adversaires et en nie les compétences pour mieux faire valoir sa propre aptitude à l'exercice de l'art.

Dans le cadre de notre réflexion d'aujourd'hui sur les rapports entre autorité et compétences, le traité de l'*Ancienne médecine* s'avère riche d'enseignements. Il s'agit de l'un de ces discours polémiques dans lesquels un médecin tout à la fois attaque ses adversaires et promeut sa propre doctrine. Il est daté des dernières années du Ve siècle, entre 420 et 400 (Jouanna, 1990, p. 85). La lecture de quelques passages importants de ce traité nous permettra de repérer les différentes compétences sur lesquelles est fondée l'autorité du médecin en Grèce ancienne.

Pour situer le propos de ce traité, je propose d'en lire l'ouverture[1] :

1 Le texte grec est celui qu'a édité J. Jouanna (1990) ; je traduis.

Ὁκόσοι μὲν ἐπεχείρησαν περὶ ἰητρικῆς λέγειν ἢ γράφειν ὑπόθεσιν αὐτοὶ ἑωυτοῖσιν ὑποθέμενοι τῷ λόγῳ θερμὸν ἢ ψυχρὸν ἢ ὑγρὸν ἢ ξηρὸν ἢ ἄλλο τι ὃ ἂν θέλωσιν, ἐς βραχὺ ἄγοντες τὴν ἀρχὴν τῆς αἰτίης τοῖσιν ἀνθρώποισι τῶν νούσων τε καὶ τοῦ θανάτου καὶ πᾶσι τὴν αὐτὴν ἓν ἢ δύο ὑποθέμενοι, ἐν πολλοῖσι μὲν καὶ οἷσι λέγουσι καταφανεῖς εἰσιν ἁμαρτάνοντες, μάλιστα δὲ ἄξιον μέμψασθαι, ὅτι ἀμφὶ τέχνης ἐούσης ᾗ χρέωνταί τε πάντες ἐπὶ τοῖσι μεγίστοισι καὶ τιμῶσι μάλιστα τοὺς ἀγαθοὺς χειροτέχνας καὶ δημιουργούς. [...] Διὸ οὐκ ἠξίουν αὐτὴν ἔγωγε καινῆς ὑποθέσιος δεῖσθαι, ὥσπερ τὰ ἀφανέα τε καὶ ἀπορεόμενα· περὶ ὧν ἀνάγκη ἤν τις ἐπιχειρῇ λέγειν ὑποθέσει χρῆσθαι, οἷον περὶ τῶν μετεώρων ἢ τῶν ὑπὸ γῆν· ἃ εἴ τις λέγοι καὶ γινώσκοι ὡς ἔχει, οὔτ' ἂν αὐτῷ τῷ λέγοντι οὔτε τοῖσιν ἀκούουσι δῆλα ἂν εἴη, εἴτε ἀληθέα ἐστὶν εἴτε μή· οὐ γάρ ἐστι πρὸς ὅ τι χρὴ ἐπανενέγκαντα εἰδέναι τὸ σαφές. (I, 1-3)

Tous ceux qui ont entrepris de parler ou d'écrire sur la médecine en se donnant comme fondement à leur thèse un postulat tel que le chaud, le froid, l'humide, le sec, ou tout autre postulat de leur choix, ramenant l'origine des maladies et de la mort des hommes à un ou deux principes, le même dans tous les cas, se trompent de toute évidence sur de nombreux points de leur thèse, mais sont surtout blâmables parce que leurs erreurs portent sur un art bien établi, que tout le monde utilise pour ce qu'il y a de plus important, et dont tout le monde honore au plus haut point les bons praticiens et les bons professionnels. [...] C'est pourquoi j'ai pensé pour ma part que la médecine n'avait pas besoin d'un postulat innovant, comme on le fait pour les choses invisibles et douteuses, car pour ces choses-là il est nécessaire, quand on entreprend d'en parler, de recourir à un postulat, comme c'est le cas pour ce qui est au ciel ou sous la terre : si quelqu'un venait à les exposer et à les concevoir telles qu'elles sont réellement, ni lui ni ceux qui l'écouteraient ne pourraient savoir s'il dit la vérité ou non : c'est qu'il n'y a aucun critère auquel se rapporter pour en avoir une connaissance exacte.

L'auteur de ce traité s'oppose à un nouveau courant dans le domaine de l'étiologie médicale, partie de l'art qui consiste à rechercher les causes d'apparition d'une maladie. Cette polémique opposait, au moment de la rédaction du traité, les médecins novateurs et les médecins traditionnels. Ces derniers, dont fait partie l'auteur de l'*Ancienne médecine*, adressent aux médecins novateurs trois types de reproches.

D'abord, leur conception étiologique, selon laquelle toute maladie a pour origine un principe unique, identifié à une qualité élémentaire du corps humain (chaud, froid, sec, humide), est à la fois simpliste et rigide. Simpliste, parce qu'elle ramène la complexité du vivant à un ou deux principes qui régissent à eux seuls l'équilibre de la santé humaine. Rigide, parce que le même principe recteur serait à l'origine de toutes les maladies. En fait, on comprend en lisant l'ouverture du traité que le courant novateur n'était pas uniforme : il y a ceux pour qui le chaud est le principe responsable de toutes les maladies, il y en a d'autres pour qui c'est le froid, etc.

Le deuxième type de reproches concerne la mise en péril de l'art médical entraînée par les positions novatrices de certains médecins. En effet, ils s'opposent ce faisant à un art bien établi, dont l'utilité est reconnue par les profanes et qui a acquis un prestige important. Proposer une nouvelle vision étiologique revient donc à mettre en doute les compétences des médecins

traditionnels, ce qui ne peut que nuire à leur exercice.

Enfin, les innovations en matière d'étiologie ne sont pas recevables, car elles s'appuient sur des principes non vérifiables et non réfutables, ce qui les rend, selon les termes de l'épistémologie moderne, non scientifiques. En cela, l'auteur de l'*Ancienne médecine* suggère que les positions des médecins novateurs relèvent plus de la spéculation métaphysique que de la science rationnelle.

De cette série de trois reproches, le plus important, aux yeux de l'auteur, est le deuxième : la mise en péril du prestige de la médecine auprès des profanes. Le souci de conserver son autorité morale et professionnelle se retrouve plus loin dans le traité, quand l'auteur, conscient du fait que ses connaissances lui donnent l'ascendant sur les profanes, affirme cependant la nécessité, quand on est médecin, de se faire comprendre de ses clients, et, pour ainsi dire, de se mettre à leur niveau :

Μάλιστα δέ μοι δοκεῖ περὶ ταύτης δεῖν λέγοντα τῆς τέχνης γνωστὰ λέγειν τοῖσι δημότῃσιν· οὐ γὰρ περὶ ἄλλων τινῶν οὔτε ζητεῖν οὔτε λέγειν προσήκει ἢ περὶ τῶν παθημάτων ὧν αὐτοὶ οὗτοι νοσέουσί τε καὶ πονέουσιν. Αὐτοὺς μὲν οὖν τὰ σφέων αὐτῶν παθήματα καταμαθεῖν, ὥς τε γίνεται καὶ παύεται καὶ δι' οἵας προφάσιας αὔξεταί τε καὶ φθίνει, δημότας ἐόντας οὐ ῥηΐδιον, ὑπ' ἄλλου δὲ εὑρημένα καὶ λεγόμενα εὐπετές. (II, 3)

Par-dessus tout, il me semble qu'il faut, lorsqu'on parle de cet art, dire des choses que les profanes puissent concevoir, car l'objet des recherches et des discours doit être les affections dont ils sont eux-mêmes atteints et dont ils souffrent. Pour eux qui sont des profanes, connaître leurs propres affections, la façon dont elles naissent et dont elles cessent, savoir pourquoi elles croissent et pourquoi elles déclinent, ce n'est pas simple ; mais si cela est découvert et expliqué par un autre, c'est facile.

Ce passage nous apprend que l'activité du médecin est conçue comme celle d'un chercheur, qui s'appuie sur les connaissances déjà acquises pour enrichir à son tour l'art médical : le médecin grec ne doit donc pas être un simple technicien, qui applique les procédés thérapeutiques qu'il a appris sans vouloir faire progresser les connaissances communes. Signe d'une telle conception heuristique de la médecine, les verbes ζητεῖν « chercher » et εὑρίσκειν « trouver » sont fréquemment appariés dans le traité de l'*Ancienne médecine*, quand l'auteur parle de l'activité du médecin. Mais le tout n'est pas de faire avancer la médecine, il faut encore savoir se faire comprendre des patients, et leur dire des choses qu'ils puissent comprendre. C'est en effet ce sens qu'il faut donner ici à l'adjectif verbal γνωστά : il signifie « choses que l'on peut comprendre » et non, comme d'ordinaire, « choses que l'on peut connaître » (Jouanna, 1990, p. 120 n. 2). Aussi l'une des compétences du médecin doit-elle être de savoir expliquer au patient les causes de sa maladie et les raisons de son évolution.

Ce thème de la recherche médicale est développé un peu plus loin, dans un passage que l'on pourrait appelé « l'archéologie » de l'art médical. L'auteur y soutient une thèse originale dans la *Collection hippocratique*, puisqu'il affirme que la médecine est née le jour où les hommes ont mis au point le régime adapté aux gens *en bonne santé*. L'humanité, explique-t-il, était jusqu'alors

continuellement malade, en raison d'une alimentation inadaptée :

Ὡς γὰρ ἔπασχον πολλά τε καὶ δεινὰ ὑπὸ ἰσχυρῆς τε καὶ θηριώδεος διαίτης ὠμά τε καὶ ἄκρητα καὶ μεγάλας δυνάμιας ἔχοντα ἐσφερόμενοι [...], διὰ δὴ ταύτην τὴν χρείην καὶ οὗτοί μοι δοκέουσι ζητῆσαι τροφὴν ἁρμόζουσαν τῇ φύσει καὶ εὑρεῖν ταύτην ᾗ νῦν χρεόμεθα. Ἐκ μὲν οὖν τῶν πυρῶν βρέξαντές σφας καὶ πτίσαντες καὶ καταλέσαντές τε καὶ διασήσαντες καὶ φορύξαντες καὶ ὀπτήσαντες ἀπετέλεσαν μὲν ἄρτον, ἐκ δὲ τῶν κριθέων μάζαν· ἄλλα τε συχνὰ περὶ ταύτην πρηγματευσάμενοι, ἥψησάν τε καὶ ὤπτησαν καὶ ἔμιξαν καὶ ἐκέρασαν τὰ ἰσχυρά τε καὶ ἄκρητα τοῖσιν ἀσθενεστέροισι, πλάσσοντες πάντα πρὸς τὴν τοῦ ἀνθρώπου φύσιν τε καὶ δύναμιν, ἡγεύμενοι ὡς, ἃ μὲν ἂν ἰσχυρότερα ᾖ, οὐ δυνήσεται κρατεῖν ἡ φύσις ἣν ἐσφέρηται, ἀπὸ τούτων τε αὐτῶν πόνους τε καὶ νούσους καὶ θανάτους ἔσεσθαι, ὁπόσων δ' ἂν δύνηται ἐπικρατεῖν, ἀπὸ τούτων τροφήν τε καὶ αὔξησιν καὶ ὑγίειαν. Τῷ δὲ εὑρήματι τούτῳ καὶ ζητήματι τί ἄν τις ὄνομα δικαιότερον ἢ προσῆκον μᾶλλον θείη ἢ ἰητρικήν, ὅ τι γε εὕρηται ἐπὶ τῇ τοῦ ἀνθρώπου ὑγιείῃ τε καὶ σωτηρίῃ καὶ τροφῇ, ἄλλαγμα κείνης τῆς διαίτης ἐξ ἧς οἱ πόνοι καὶ νοῦσοι καὶ θάνατοι ἐγίνοντο ; (III, 4-6)

Comme [les hommes] souffraient terriblement à cause de leur régime fort et bestial (ils ingéraient des aliments crus, intempérés et dotés de qualités fortes) [...], poussés par ce besoin, ils se mirent, à mon avis, à chercher une nourriture adaptée à leur nature et trouvèrent celle que nous utilisons aujourd'hui. Ainsi, à partir des grains de blé, après les avoir mouillés, mondés, moulus, tamisés, pétris et cuits, ils confectionnèrent du pain, et, à partir des grains d'orge, de la galette. Procédant à de nombreuses autres opérations pour préparer leur nourriture, ils firent bouillir et rôtir, ils mêlèrent et tempérèrent les aliments forts et intempérés avec des aliments moins forts, façonnant tout en fonction de la nature et de la force humaines, pensant que, s'ils ingéraient des aliments trop forts, leur nature ne saurait les dominer, ce qui entraînerait souffrances, maladies et mort, mais que tout ce qu'elle pourrait dominer apporterait nourriture, accroissement et santé. Or à cette découverte et à cette enquête, quel nom plus juste et plus convenable pourrait-on donner que celui de médecine, puisqu'elle fut faite en vue de la santé, du salut et de la nourriture de l'homme, en remplacement du régime qui procurait souffrances, maladies et mort ?

L'origine, l'ἀρχή de la médecine serait donc la sortie de l'état bestial, ce qui constitue un véritable progrès dont l'humanité bénéficie durablement. Ce progrès est d'ordre diététique, c'est-à-dire qu'il concerne le régime des hommes, pris dans le sens général qu'a le mot grec διαίτη, lequel désigne l'ensemble des règles de vie à suivre pour préserver ou retrouver la santé. Le régime concerne non seulement l'alimentation, mais aussi les bains à prendre, les exercices physiques à faire, et même le comportement sexuel – ce qui explique que Michel Foucault lui ait consacré un long chapitre dans le deuxième tome de son *Histoire de la sexualité* (1984).

Comme l'explique l'auteur de l'*Ancienne médecine*, la sortie de l'état bestial a été permise par la maîtrise de deux compétences culinaires : le mélange et la cuisson. Ces deux opérations permettent en effet de transformer les aliments que la nature fournit dans un état impropre à la consommation humaine. Toute l'innovation du régime vient de ce que les hommes ont trouvé comment adapter ce qu'ils trouvent dans la nature au besoin et à la capacité de leur propre corps. Ainsi les grains de blé, indigestes quand ils sont crus, sont la matière première pour la production du pain. De même, la viande animale, à l'état naturel, étant trop difficile à assimiler, il fallait la faire

rôtir pour la rendre digeste. Aussi la santé correspond-elle au fragile état d'équilibre entre la force, la δύναμις des aliments (au besoin transformés) et la capacité du corps humain à la maîtriser (κρατεῖν). L'art des médecins est d'ajuster les conditions du régime à la nature de chaque patient, mais il s'agit là d'une tâche bien délicate, et trouver la juste mesure, le μέτρον, reste un idéal inatteignable et le médecin doit accepter de commettre de petites erreurs d'appréciation (*cf.* IX, 3).

Après cette double justification de la nécessité de l'art médical et de la difficulté de la tâche du médecin, l'auteur de l'*Ancienne médecine* revient plus directement aux termes de la polémique qui l'oppose aux médecins novateurs. Il reprend en effet l'idée, laissée en suspens depuis l'ouverture du traité, que la nouvelle théorie étiologique, qui voit dans une seule qualité élémentaire du corps la cause unique de toutes les maladies, est par trop simpliste. Il prend l'exemple de la fièvre pour exposer sa propre vision des choses :

[Ἡγεῦμαι ὅτι] οὐ διὰ τὸ θερμὸν ἁπλῶς πυρεταίνουσιν οἱ ἄνθρωποι οὐδὲ τοῦτ' εἴη τὸ αἴτιον τῆς κακώσιος μοῦνον, ἀλλ' ἔστι καὶ πικρὸν καὶ θερμὸν τὸ αὐτὸ καὶ ὀξὺ καὶ θερμὸν καὶ ἁλμυρὸν καὶ θερμὸν καὶ ἄλλα μυρία, – καὶ πάλιν γε ψυχρὸν μετὰ δυναμίων ἑτέρων. Τὰ μὲν οὖν λυμαινόμενα ταῦτ' ἐστί· συμπάρεστι δὲ καὶ τὸ θερμὸν ῥώμης μετέχον, ὡς ἂν τὸ ἡγεύμενον, καὶ παροξυνόμενον καὶ αὐξανόμενον ἅμα κείνῳ, δύναμιν δὲ οὐδεμίαν πλείω τῆς προσηκούσης. (XVII, 2-3)	[Je considère que] ce n'est pas simplement à cause du chaud que les hommes ont de la fièvre, et que là ne saurait être la seule cause de l'affection, mais que sont associés l'amer et le chaud, l'acide et le chaud, le salé et le chaud, avec cent autres combinaisons possibles, – le froid étant, de son côté, associé à d'autres qualités. Voilà donc ce qui cause le dommage ; le chaud n'est qu'un auxiliaire, participant de la force dans la mesure où la qualité principale en a, s'exacerbant et s'accroissant en même temps qu'elle, mais ne possédant aucune puissance plus grande que celle qui lui est propre.

Pour les médecins novateurs, la fièvre est causée par un principe unique : le chaud, quand il est en trop grande quantité dans le corps. Or, pour l'auteur du traité, une telle explication étiologique n'est pas recevable : il introduit dans son propre système d'explication une série de qualités corporelles dont il n'avait pas été encore question dans le traité. Ainsi, les qualités déjà mentionnées (le chaud, le froid) sont associées à d'autres qualités corporelles : l'amer, l'acide, le salé, etc. Ces qualités, en ionien δυνάμιες, peuvent entrer dans de multiples combinaisons (μυρία). Il attire ainsi l'attention sur l'existence d'autres qualités importantes, que les médecins novateurs négligent : selon lui, il y a des qualités-guides et des qualités-auxiliaires, dont l'alliance cause la maladie. Cette conception, exposée au moyen d'une métaphore militaire, ne nie pas l'influence du chaud et du froid dans l'équilibre corporel, mais invite à ne pas leur donner un poids trop important dans le système étiologique : ce ne sont que les auxiliaires des qualités qui commandent (τὸ ἡγεύμενον). Le plus important dans ce passage semble être l'idée défendue de la multiplicité des interactions entre les substances du corps et l'intuition de la complexité du vivant, niée par la théorie unitaire des

médecins novateurs. Une telle conception étiologique, qui prétend rendre compte de la grande diversité des maladies et de leur origine, va dans le sens de la complexité de la tâche du médecin, qui, devant la multiplicité des combinaisons possibles, ne saurait toujours établir un diagnostic exempt d'erreur.

La dernière partie du traité est consacrée à la question de la préséance relative de la médecine par rapport à la philosophie. L'auteur prend position dans un autre débat vivace au moment où il écrit : la connaissance de l'homme et de la nature vient-elle de la philosophie ou de la médecine ?

Λέγουσι δέ τινες καὶ ἰητροὶ καὶ σοφισταὶ ὡς οὐκ εἴη δυνατὸν ἰητρικὴν εἰδέναι ὅστις μὴ οἶδεν ὅ τι ἐστὶν ἄνθρωπος, ἀλλὰ τοῦτο δεῖ καταμαθεῖν τὸν μέλλοντα ὀρθῶς θεραπεύσειν τοὺς ἀνθρώπους. Τείνει τε αὐτοῖσιν ὁ λόγος ἐς φιλοσοφίην καθάπερ Ἐμπεδοκλέης ἢ ἄλλοι οἳ περὶ φύσιος γεγράφασιν ἐξ ἀρχῆς ὅ τι ἐστὶν ἄνθρωπος καὶ ὅπως ἐγένετο πρῶτον καὶ ὁπόθεν συνεπάγη. Ἐγὼ δὲ τοῦτο μὲν ὅσα τινὶ εἴρηται σοφιστῇ ἢ ἰητρῷ ἢ γέγραπται περὶ φύσιος ἧσσον νομίζω τῇ ἰητρικῇ τέχνῃ προσήκειν ἢ τῇ γραφικῇ, νομίζω δὲ περὶ φύσιος γνῶναί τι σαφὲς οὐδαμόθεν ἄλλοθεν εἶναι ἢ ἐξ ἰητρικῆς. Τοῦτο δὲ οἷόν τε καταμαθεῖν ὅταν αὐτήν τις τὴν ἰητρικὴν ὀρθῶς πᾶσαν περιλάβῃ – μέχρι δὲ τούτου πολλοῦ μοι δοκεῖ δεῖν –, λέγω δὲ ταύτην τὴν ἱστορίην, εἰδέναι ἄνθρωπος τί ἐστι καὶ δι' οἵας αἰτίας γίνεται καὶ τἆλλα ἀκριβέως. Ἐπεί τοῦτο γέ μοι δοκεῖ ἀναγκαῖον εἶναι ἰητρῷ περὶ φύσιος εἰδέναι καὶ πάνυ σπουδάσαι ὡς εἴσεται, εἴπερ τι μέλλει τῶν δεόντων ποιήσειν, ὅ τι τέ ἐστιν ἄνθρωπος πρὸς τὰ ἐσθιόμενά τε καὶ πινόμενα καὶ ὅ τι πρὸς τὰ ἄλλα ἐπιτηδεύματα καὶ ὅ τι ἀφ' ἑκάστου ἑκάστῳ συμβήσεται. (XX, 1-3)

D'aucuns déclarent, médecins comme savants, qu'il n'est pas possible de connaître la médecine sans connaître ce qu'est l'homme, mais que c'est ce que doit parfaitement apprendre celui qui veut soigner convenablement les hommes. Leur discours relève de la philosophie, comme celui d'Empédocle ou d'autres qui, à propos de la nature, ont écrit, en remontant à l'origine, ce qu'est l'homme, comment il s'est formé au début et de quels éléments il s'est constitué. Mais, pour ma part, je considère que tout ce qui a été dit ou écrit sur la nature par tel savant ou tel médecin relève moins de l'art de la médecine que de l'art de la peinture, et je considère qu'aucune connaissance précise sur la nature ne peut avoir d'autre source que la médecine. Or cette connaissance, il est possible de l'acquérir parfaitement une fois qu'on a correctement embrassé toute la médecine elle-même (tant qu'on ne l'a pas fait, on en est loin, à mon avis), je veux dire cette enquête qui consiste à savoir ce qu'est l'homme, les causes de sa formation et tout le reste, avec exactitude. Car voici, à mon avis, ce qu'il est nécessaire qu'un médecin connaisse sur la nature et qu'il fasse tout pour connaître, s'il veut honorer ses devoirs : ce qu'est l'homme par rapport à ce qu'il mange et ce qu'il boit, ce qu'il est par rapport au reste de son genre de vie et ce qui arrivera à chacun à la suite de chaque chose.

L'auteur de l'*Ancienne médecine* prend résolument parti pour l'idée selon laquelle la véritable connaissance de l'homme vient d'une pratique avisée de l'art médical – et c'est à nouveau le régime qui est convoqué ici pour faire valoir la qualité de la connaissance qu'a le médecin de la nature humaine. La critique s'élargit ici à tous les savants, médecins compris, qui utilisent une méthode philosophique en médecine : pour eux, une connaissance de l'homme doit être préalable à la thérapeutique médicale. Au contraire, l'auteur du traité estime qu'il faut partir des effets du régime

sur les différentes natures humaines pour obtenir une connaissance générale de l'homme, conçue comme la juxtaposition des cas particuliers. En cela, l'auteur de l'*Ancienne médecine* va à l'encontre des recherches philosophiques sur la nature auxquelles il fait directement référence par la mention d'Empédocle, qui venait de mourir quelques années auparavant[2]. Ainsi, la médecine serait la première étape, indispensable, de l'enquête générale, de l'ἱστορίη sur l'homme.

Toutefois, si l'auteur de l'*Ancienne médecine* critique les philosophes qui se mêlent d'être médecins, à l'instar d'Empédocle, il ne rejette pas par principe l'apport de la tradition philosophique. Au contraire, notre auteur connaît bien la philosophie présocratique et, entre autres influences décelables dans le traité, j'aimerais proposer un rapprochement entre l'ouverture du traité et un fragment de Xénophane de Colophon. Nous avons vu en commençant que l'auteur insiste sur la faiblesse scientifique du recours à un postulat invérifiable, en rappelant que, les choses du ciel, « si quelqu'un venait à les exposer et à les concevoir telles qu'elles sont réellement, ni lui ni ceux qui l'écouteraient ne pourraient savoir s'il dit la vérité ou non : c'est qu'il n'y a aucun critère auquel se rapporter pour en avoir une connaissance exacte » (gr. τὸ σαφές). Or l'on retrouve cette idée exprimée en des termes fort proches dans un fragment conservé de Xénophane, qui aurait vécu entre 570 et 467[3] :

καὶ τὸ μὲν οὖν σαφὲς οὔτις ἀνὴρ ἴδεν οὐδέ τις ἔσται
εἰδὼς ἀμφὶ θεῶν τε καὶ ἅσσα λέγω περὶ πάντων·
εἰ γὰρ καὶ τὰ μάλιστα τύχοι τετελεσμένον εἰπών,
αὐτὸς ὅμως οὐκ οἶδε· δόκος δ' ἐπὶ πᾶσι τέτυκται.[4]

Non, jamais il n'y eut, jamais il n'y aura
Un homme possédant la connaissance claire
De ce qui touche aux dieux et de toutes les choses
Dont je parle à présent. Même si par hasard
Il se trouvait qu'il dît l'exacte vérité,
Lui-même ne saurait en prendre conscience :
Car tout n'est qu'opinion.[5]

Un tel rapprochement, entre la prose d'un médecin grec de la fin du Ve siècle et les vers d'un philosophe présocratique, permet de rendre compte de la grande porosité des « sciences humaines » en Grèce ancienne, voire des sciences en général, toutes participant à la grande enquête sur l'homme qui caractérise l'âge classique.

Enfin, pour terminer, j'aimerais prendre le temps de regarder le texte hippocratique de plus près, afin d'évaluer le degré d'élaboration rhétorique de ce traité, et de donner ainsi un aperçu des compétences oratoires que pouvait maîtriser un médecin grec. En effet, en parlant jusqu'à présent du « traité » de l'*Ancienne médecine*, j'ai insisté sur la forme écrite du texte et masqué un aspect

2 Vers 423, date qui constitue un *terminus post quem* pour la datation du traité (Jouanna, 1990, p. 85).
3 *Cf. Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, s.v. Xenophanes aus Kolophon.
4 Vers conservés par Sextus Empiricus dans *Contre les logiciens* I, 49 (fragment 34 Diels-Kranz).
5 Traduction de Jean-Paul Dumont (1988).

important de sa genèse. De fait, plusieurs indices suggèrent que le premier état de ce texte était oral : il s'agit d'un discours prononcé devant un public composé à la fois de médecins et de profanes. Ainsi, le pronom personnel de la première personne, ἐγώ ou ἔγωγε, ainsi que les verbes de déclaration, d'opinion et de volonté conjugués à la première personne abondent dans le traité (Jouanna, 1990, p. 10-11). Il s'agit d'un discours épidictique, d'une durée d'environ quarante-cinq minutes, dont le style est très influencé par les techniques rhétoriques du modèle sophistique, si bien que l'on a longtemps pensé qu'il était l'œuvre d'un sophiste.

Si la recherche rhétorique est décelable, au premier degré, dans l'emploi très fréquent de la coordination par τε καί, elle est rendue incontestable par le recours fréquent à la paromoiose et à la parisose, c'est-à-dire l'appariement de termes proches par la sonorité ou la longueur. De même, l'auteur recourt aux homéotéleutes en série pour souligner les temps forts de son discours. Ainsi, les diverses opérations inventées par les hommes pour transformer les grains de blé en pain sont précisées dans une longue accumulation de participes aoristes, qui crée comme un effet de litanie (Ἐκ μὲν οὖν τῶν πυρῶν βρέξαντές σφας καὶ πτίσαντες καὶ καταλέσαντές τε καὶ διασήσαντες καὶ φορύξαντες καὶ ὀπτήσαντες ἀπετέλεσαν μὲν ἄρτον) – cette accumulation étant redoublée juste après par une série de verbes conjugués à l'aoriste (ἥψησάν τε καὶ ὤπτησαν καὶ ἔμιξαν καὶ ἐκέρασαν). Ce même passage du traité fournit une belle antithèse entre deux triades de substantifs, incluse dans une question purement rhétorique (Τῷ δὲ εὑρήματι τούτῳ καὶ ζητήματι τί ἄν τις ὄνομα δικαιότερον ἢ προσῆκον μᾶλλον θείη ἢ ἰητρικήν, ὅ τι γε εὕρηται ἐπὶ τῇ τοῦ ἀνθρώπου ὑγιείῃ τε καὶ σωτηρίῃ καὶ τροφῇ, ἄλλαγμα κείνης τῆς διαίτης ἐξ ἧς οἱ πόνοι καὶ νοῦσοι καὶ θάνατοι ἐγίνοντο ;).

Au-delà de ces effets strictement syntaxiques, on repère dans le traité des procédés argumentatifs empruntés au modèle sophistique. J'en veux pour preuve le passage suivant, qui constitue selon moi le sommet rhétorique de l'*Ancienne médecine* :

Ἐπὶ δὲ τὸν τῶν καινὸν τρόπον τὴν τέχνην ζητεύντων ἐξ ὑποθέσιος λόγον ἐπανελθεῖν βούλομαι. Εἰ γάρ τί ἐστι θερμὸν ἢ ψυχρὸν ἢ ξηρὸν ἢ ὑγρὸν τὸ λυμαινόμενον τὸν ἄνθρωπον καὶ δεῖ τὸν ὀρθῶς ἰητρεύοντα βοηθεῖν τῷ μὲν θερμῷ ἐπὶ τὸ ψυχρόν, τῷ δὲ ψυχρῷ ἐπὶ τὸ θερμόν, τῷ δὲ ξηρῷ ἐπὶ τὸ ὑγρόν, τῷ δὲ ὑγρῷ ἐπὶ τὸ ξηρόν, ἔστω μοι ἄνθρωπος μὴ τῶν ἰσχυρῶν φύσει, ἀλλὰ τῶν ἀσθενεστέρων· οὗτος δὲ πυροὺς ἐσθιέτω οὓς ἂν ἀπὸ τῆς ἅλω ἀνέλῃ ὠμοὺς καὶ ἀργοὺς καὶ κρέα ὠμὰ καὶ πινέτω ὕδωρ· ταύτῃ χρεώμενος τῇ διαίτῃ εὖ οἶδ' ὅτι πείσεται πολλὰ καὶ δεινά· καὶ γὰρ πόνους πονήσει καὶ τὸ σῶμα ἀσθενὲς ἔσται καὶ ἡ κοιλίη φθαρήσεται καὶ ζῆν πολλὸν χρόνον οὐ δυνήσεται. Τί δὴ χρὴ βοήθημα	Je veux revenir à la théorie de ceux qui font des recherches sur l'art selon une nouvelle manière, en partant d'un postulat. Admettons qu'un dommage puisse être causé chez l'homme par le chaud, le froid, le sec ou l'humide et qu'il faille, pour le soigner convenablement, recourir au chaud pour lutter contre le froid, au froid contre le chaud, au sec contre l'humide et à l'humide contre le sec. Prenons un homme de nature non pas forte, mais plutôt faible : faisons-lui manger des grains de blé ramassés sur l'aire, crus et sans préparation, ainsi que de la viande crue, et faisons-lui boire de l'eau. Avec ce régime, je sais fort bien que ses souffrances seront

παρασκευάσασθαι ὧδ' ἔχοντι ; θερμὸν ἢ ψυχρὸν ἢ ξηρὸν ἢ ὑγρόν ; Δῆλον ὅτι τούτων τι· εἰ γὰρ τὸ λυμαινόμενόν ἐστι τούτων τὸ ἕτερον, τῷ ὑπεναντίῳ προσήκει λῦσαι, ὡς ὁ ἐκείνων λόγος ἔχει. Τὸ μὲν γὰρ βεβαιότατόν τε καὶ προφανέστατον φάρμακον ἀφελόντα τὰ διαιτήματα οἷσιν ἐχρῆτο, ἀντὶ μὲν τῶν πυρῶν ἄρτον διδόναι, ἀντὶ δὲ τῶν ὠμῶν κρεῶν ἑφθά, πιεῖν τε ἐπὶ τούτοισιν οἴνου· ταῦτα μεταβάλλοντα οὐχ οἷόν τε μὴ οὐχ ὑγιέα γενέσθαι, ἤν γε μὴ παντάπασιν ᾖ διεφθαρμένος ὑπὸ χρόνου τε καὶ τῆς διαίτης. Τί δὴ φήσομεν ; Πότερον αὐτῷ ὑπὸ ψυχροῦ κακοπαθέοντι θερμὰ ταῦτα προσενέγκαντες ὠφέλησαν ἢ τἀναντία ; Οἶμαι γὰρ ἔγωγε πολλὴν ἀπορίην ἐρωτηθέντι παρασχεῖν. Ὁ γὰρ τὸν ἄρτον παρασκευάζων τῶν πυρῶν τὸ θερμὸν ἢ τὸ ψυχρὸν ἢ τὸ ξηρὸν ἢ τὸ ὑγρὸν ἀφείλατο ; ὃ γὰρ καὶ πυρὶ <δέδοται> καὶ ὕδατι δέδευται καὶ ἄλλοισι πολλοῖσιν εἴργασται, ὧν ἕκαστον ἰδίην δύναμιν καὶ φύσιν ἔχει, τὰ μὲν τῶν ὑπαρχόντων ἀποβέβληκεν, ἄλλοισι δὲ κέκρηταί τε καὶ μέμικται. (XIII, 1-3)

terribles : il souffrira, son corps sera faible, son ventre se détériorera et il ne pourra survivre très longtemps. Comment faudrait-il donc aider un homme dans cette condition ? Par le chaud, le froid, le sec ou l'humide ? Ce serait évidemment avec l'un de ces principes-là, puisque, selon cette théorie, si le dommage vient d'un de ces principes, c'est par son contraire qu'il convient de le supprimer. En réalité, le remède le plus sûr et le plus évident serait d'arrêter le régime qu'il utilisait et lui donner, à la place des grains de blé, du pain, à la place de la viande crue, de la viande bouillie, et, avec cela, de lui faire boire du vin : avec ce changement il ne saurait rester malade, à moins qu'il n'ait été totalement détruit par le temps et le (mauvais) régime. Que dire alors ? Qu'il souffrait à cause du froid et qu'en lui apportant du chaud on lui a été utile ? Ou bien le contraire ? Pour moi, je crois avoir bien mis dans l'embarras celui qu'on interroge. Car celui qui prépare le pain, est-ce le chaud, le froid, le sec ou l'humide qu'il a retiré des grains de blé ? En réalité, ce qui a été soumis au feu, mouillé avec de l'eau et qui a subi bien d'autres opérations, dont chacune a sa propre force et sa propre nature, a perdu certaines de ses qualités, mais en a assimilé d'autres par tempérament et par mélange.

Dans ce passage, l'auteur feint d'admettre la thèse des médecins novateurs afin de démontrer, par l'absurde, les erreurs grossières de ses implications pratiques. Ce procédé, appelé par Aristote « réduction à l'absurde » (εἰς τὸ ἀδύνατον ἀπαγωγή[6]), se construit par une série de trois impératifs à valeur d'hypothèse (ἔστω, ἐσθιέτω, πινέτω), suivie d'une série de questions rhétoriques suggérant l'absurdité ou l'impossibilité de l'hypothèse admise dans un premier temps. La grande réussite de l'auteur, dans ce passage, est de se mettre dans la peau d'un médecin novateur et de réfléchir selon une théorie qu'il rejette, tout en indiquant toujours la supériorité de ses propres recommandations thérapeutiques. L'effet est assez saisissant : tantôt il emploie le pronom de la troisième personne, ἐκεῖνος, pour mettre à distance la théorie rejetée, tantôt il emploie la première personne pour parler à la place de ses adversaires (Τί δὴ φήσομεν ;). Cette mise en scène réussie, à la portée argumentative efficace, est d'ailleurs soulignée par l'auteur du traité, quand il reprend son rôle d'interrogateur intransigeant, à la façon d'un Socrate, et met en valeur la réussite de sa technique oratoire : Οἶμαι γὰρ ἔγωγε πολλὴν ἀπορίην ἐρωτηθέντι παρασχεῖν (« Pour moi, je crois avoir bien

6 Aristote, *Analytica priora*, 29 b 5-6 Ross.

mis dans l'embarras celui que j'interroge »).

Avec ces quelques exemples de la compétence rhétorique des médecins grecs, que l'on pourrait longuement développer, on ne saurait plus envisager le corpus médical comme une collection de développements techniques arides, car, à l'évidence, réflexion médicale et effets littéraires ne sont pas incompatibles.

Ainsi, un survol rapide de quelques passages importants du traité de l'*Ancienne médecine* nous aura permis de considérer les multiples compétences maîtrisées par le médecin qui est son auteur. Certes, l'autorité d'un médecin grec est fondée sur ses compétences : il doit être capable de reconnaître et d'interpréter correctement les symptômes d'une maladie, d'établir un diagnostic, de donner un pronostic et de conduire la thérapie avec efficacité. Ces compétences sont attendues du médecin en tant que τεχνίτης, ou expert, et leur acquisition est encore aujourd'hui le but de la formation médicale. Mais on a vu apparaître des compétences moins évidentes au premier abord : font ainsi partie des compétences attendues du médecin grec idéal un certain goût pour la recherche et l'amélioration des connaissances médicales, une relative familiarité avec les théories philosophiques, et un positionnement polémique par rapport à elles, mais surtout de grandes qualités oratoires, indispensables pour se faire une place sur le marché hautement concurrentiel des experts auto-proclamés.

Naturellement, l'*Ancienne médecine* est l'œuvre d'un médecin particulièrement doué, dont la personnalité avait probablement un rayonnement important et dont le prestige devait lui attirer une foule de clients et de disciples. À n'en pas douter, ce médecin jouissait d'une autorité influente, qu'il devait non seulement à ses aptitudes de χειροτέχνης, mais aussi à ses qualités d'épistémologue et à sa verve d'orateur.

Références bibliographiques

DUMONT J.-P.
1988 : *Les Présocratiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

HALLYN F.
2004 : *Les structures rhétoriques de la science : de Kepler à Maxwell*, Paris, Seuil.

JOUANNA J.
1990 : *Hippocrate. L'Ancienne médecine*, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France.